Cartographier les lieux de nulle part

Jean-Marc Besse

▶ **To cite this version:**

Jean-Marc Besse. Cartographier les lieux de nulle part. Notre histoire, 2005, 233, pp.18-22. halshs-00113281

HAL Id: halshs-00113281
https://shs.hal.science/halshs-00113281

Submitted on 12 Nov 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Notre Histoire
N° spécial « Les terres imaginaires »
N° 233, 2005, p. 18-22.

Cartographier les lieux de nulle part

Jean-Marc Besse

Le monde n'est pas seulement ce que nous en voyons ou connaissons objectivement. Il est également dans ce que nous en rêvons, ce que nous en attendons ou en craignons. Il est dans nos mémoires, et dans nos anticipations. Le monde n'est pas simplement là. Il réside aussi dans les images que nous projetons vers lui et qui flottent pour ainsi dire devant nous. Et, à dire vrai, nombreux sont les lieux imaginaires et les pays simplement possibles qui se tiennent dans ces signes que la cartographie capte et met en forme. Il nous faudrait donc accueillir dans notre atlas, à l'instar de celui que feuillette avec Marco Polo le Grand Khan d'Italo Calvino, « les cartes des terres promises visitées en pensée mais pas encore découvertes ou fondées : la Nouvelle Atlantide, Utopie, la Ville du Soleil, Océana, Tamoé, Harmonie, New-Lanark, Icarie [1] ».

Voici quelques éléments seulement d'une visite en pensée dans des cartes sans territoires qui sont en même temps des lieux de l'imaginaire, des lieux que l'on peut découvrir à toutes les époques, semble-t-il.

Paradis

La cartographie médiévale, loin d'être le recueil de superstitions qu'on s'est plu à lui reprocher, manifeste en réalité un savoir de l'espace terrestre, un souci de sa description et une volonté d'agir sur lui, ou au moins de s'y orienter. Mais surtout, elle traduit visuellement les catégories mentales de la culture du Moyen Âge, ainsi que les interrogations de ses savants et de ses théologiens.

Parmi les problèmes que rencontrent les cartographes médiévaux se trouve celui de la représentation du Paradis terrestre : « Yahvé Dieu planta un jardin en Eden, à l'orient, et il y mit l'homme qu'il avait modelé. Yavhé Dieu fit pousser du sol toute espèce d'arbres

[1] I. Calvino, *Les villes invisibles*, Seuil, 1974, p. 188.

séduisants à voir et bons à manger, et l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Un fleuve sortait d'Eden pour arroser le jardin et de là il se divisait pour former quatre bras » (Genèse, 2 8-10 [2]).

Comment représenter cartographiquement le jardin d'Eden ? La plupart des *mappaemundi* médiévales proposent une réponse à cette question, en se fondant principalement sur les arguments avancés par les exégètes bibliques (en particulier Bède le Vénérable). Mais la question est complexe : il faut en effet s'accorder non seulement sur la localisation du Paradis, mais aussi sur son apparence extérieure et sur ses qualités géographiques, ainsi que sur l'identification des quatre fleuves qui sortent du jardin. Or, le texte biblique donne peu d'indications sur ces divers points, mis à part une situation générale, l'orient, et le nom des fleuves, dont deux sont connus : le Tigre et l'Euphrate. La tradition médiévale identifiera les deux autres fleuves, Gihôn et Pishôn, respectivement avec le Nil et le Gange. Quant à son apparence, le Paradis sera désigné avant tout comme un endroit inaccessible : placé au sommet d'une montagne, île séparée par l'océan, ou bien région fermée par une barrière de feu, le Paradis n'est pas un lieu humain.

Car, au bout du compte, le vrai problème du cartographe est plutôt théologique : si le jardin d'Eden est bien un lieu terrestre, il est en même temps un lieu divin, et plus précisément il est le lieu d'origine de l'humanité. La cartographie doit donc rendre visuellement accessible ce lieu paradoxal, qui à la fois est et n'est pas dans l'espace et dans le temps humains. Plus encore, elle doit marquer dans l'espace terrestre que celui-ci est soumis à un temps qui est celui de l'Esprit. Les mappemondes médiévales, de manière générale, représenteront ce double mouvement de séparation et de relation entre l'humain et le divin en plaçant le Paradis au sommet (orient) de l'image, en bordure de l'œkoumène, séparé de lui par des limites infranchissables mais néanmoins relié à lui par l'intermédiaire des quatre fleuves qui l'alimentent. Comme si le monde terrestre procédait encore, visuellement et intellectuellement, d'un Eden devenu pourtant inaccessible en raison de la Chute [*Illustration 1 : Mappemonde qui illustre un manuscrit du Commentaire sur l'Apocalypse, de Beatus de Libiana, milieu du XI^e^ siècle, BNF*].

Utopie

La découverte du Nouveau Monde à la Renaissance ne va pas changer, au moins dans un premier temps, ce schéma intellectuel fondamental, qui consistait à désigner, à la

[2] *Bible de Jérusalem*, Paris, Desclée de Bouwer, 1975, p. 19.

surface de la Terre, un lieu ou une aire de communication avec cet autre temps qu'est le Temps de l'Esprit. Ainsi, Christophe Colomb, inspiré par les tendances messianiques des disciples de Joachim de Fiore, pense réellement s'approcher du Paradis terrestre lors de son troisième voyage vers l'Amérique. La rencontre avec le Nouveau Monde et avec ses habitants est souvent interprétée comme un mouvement de retour vers l'état de perfection et d'harmonie qui régnait avant la Chute.

Cependant, l'imaginaire de la Renaissance en Occident va illustrer ce désir de restitution ou de retour d'un Âge d'or en mobilisant progressivement une formule littéraire d'un genre nouveau. Le renouvellement de l'image géographique du monde terrestre à cette époque s'accompagne en effet d'un développement des références à l'espace, plus qu'au temps, dans la représentation des questions spirituelles et morales. On peut y voir, peut-être, l'indice d'une « laïcisation » de ces questions. Quoi qu'il en soit, à l'uchronie du Paradis médiéval, le philosophe et juriste anglais Thomas More, en 1516, va substituer l'utopie, le lieu de nulle part, qui est aussi, dit-il, l'eu-topie, le lieu du bonheur.

Utopie est une île, rencontrée par un navigateur, compagnon de Vespucci, ayant poursuivi pour son compte l'exploration du Nouveau Monde. On retrouve le motif fondamental de la séparation : non seulement cette île est difficilement accessible en raison des bancs de sable et des écueils, mais son existence même procède d'une volonté d'isolement. C'est son premier roi, Utopus, qui a décidé de séparer par un isthme cette terre du continent, auquel elle était auparavant reliée, pour y établir la meilleure forme de gouvernement possible, une société politique idéale. [*Illustration 2 : représentation de l'île d'Utopie, édition de Louvain, 1516, BNF*]

Le trait déterminant de ce lieu imaginaire est, bien entendu, sa dimension politique. S'écartant des horizons millénaristes et eschatologiques, Thomas More prend les hommes tels qu'ils sont, avec leurs défauts et leurs qualités. De même, la nature de l'île d'Utopie n'est pas celle de l'Âge d'or ou des pays de Cocagne : elle ne dispense pas les Utopiens du travail et de la peine. C'est, par conséquent, par la vertu seule du gouvernement politique que la société idéale est réalisée. C'est par la définition d'un ordre fondé sur la loi, par l'éducation, par le développement des vertus de l'entraide et du partage, que la recréation de l'humanité en l'homme pourra avoir lieu. More inaugure ainsi ce qui deviendra un des motifs centraux de l'imaginaire moderne : le lien entre l'organisation des choses politiques et la perfectibilité de l'espèce humaine. Cartographier l'utopie, ce sera d'abord cartographier le désir politique moderne.

Amour

La cartographie moderne ne se met pas seulement au service de l'imaginaire politique. Au XVII^{e}, puis au XVIII^{e} siècle, la carte pourra être utilisée comme un instrument graphique fondamental pour la mise en ordre, spatiale et visuelle, des connaissances, mais aussi des valeurs et des sentiments. Des cartographies cognitives, morales, spirituelles et affectives, se mettent alors en place. Leibniz, puis d'Alembert et Condorcet, envisagent la possibilité d'une mappemonde encyclopédique des connaissances humaines. Les lecteurs du *Mercure Galant*, en 1696, peuvent y découvrir une carte et une description de « l'empire de la poésie ». On publie encore à Leipzig, en 1777, une carte du « Royaume de l'amour ».

La plus fameuse de ces cartes imaginaires est celle que publie Madeleine de Scudéry en 1654 dans le tome I de sa *Clélie* : la *Carte de Tendre* [*Illustration 3, BNF*]. C'est toute une rhétorique des sentiments qui est présentée ainsi dans l'espace de la carte. Plus encore : les trajets effectués par les yeux du spectateur dans cette carte sont comme différents voyages au cours desquels une expérience de l'amour se développe ou se mime. La topographie est devenue sentimentale. Un imaginaire tout d'émotions rempli se meut de lieux en lieux : de la complaisance à l'obéissance, en passant par les petits soins et les grands services, l'assiduité, l'empressement, la tendresse, etc., ce sont comme les divers stades d'une initiation qui sont ainsi parcourus. Dans ces cartes affectives, l'utopie s'intériorise, si l'on peut dire, et intériorise sa séparation d'avec le reste du monde extérieur : elle s'installe dans la psychologie personnelle. C'est dans la vie intérieure, voire intime, que le paradis va désormais se nicher.

Mais un paradis bientôt rendu complexe, avec la découverte freudienne de l'inconscient psychique. Bien que les lieux qu'ils envisagent ne soient en aucun cas des localisations anatomiques, Freud lui-même n'a t-il pas parlé de « lieux psychiques », voire d'une topographie de l'activité psychique dont il a cherché à analyser les diverses instances ? Ne peut-on pas, alors, élaborer une carte de cette vie psychique qui retire ses secrets au plus profond de soi ? De nouveau, nous rencontrons un paradoxe : comment mettre en une image ce qui par principe échappe à l'espace des saisies conscientes ? Comment cartographier les dynamiques inconscientes de la vie psychique ? Comment cartographier ce qui est proprement insaisissable ?

Révolution

Il n'est pas impossible pourtant de donner lieu à des réalités imaginaires. La cartographie est justement un de ces outils, grâce auxquels l'imaginaire peut être capté, et présenté sous l'apparence de lieux qu'il est possible de parcourir et d'observer. Il existe même

des cartes qui sont des lieux, en des endroits où le réel et l'imaginaire se confondent. Ainsi, le voyageur qui progresse dans le jardin de la Villa d'Este, le long de l'allée des cent fontaines, pour accéder devant la Rometta, se souvient-il peut-être qu'il marche sur une carte symbolique du territoire qui s'étend entre Tivoli et Rome [*Illustration 4 : photo du jardin de la Villa d'Este, allée des cent fontaines ?*]. Où se trouve-t-il à ce moment précis ? À Tivoli ? Devant Rome ? Sur une carte, c'est-à-dire nulle part ? Les frontières de l'imaginaire et du réel sont parfois bien indécises… Il se peut bien, au bout du compte, que notre voyageur se trouve partout à la fois, à Tivoli, à Rome et sur la carte. Le réel et l'imaginaire se mélangent parfois, au moins en quelques endroits privilégiés du monde. Le jardin est l'un de ces endroits. On le sait depuis le Moyen Âge, qui accueillait symboliquement le Paradis dans des jardins clos. Être au jardin, c'est ne plus participer vraiment ni complètement de notre monde. C'est être en partie ailleurs : autre espace et autre temps. L'utopie du jardin est également, disait Michel Foucault, une « hétérotopie » : c'est-à-dire une façon de donner un lieu concret à ce « nulle part ».

L'imaginaire révolutionnaire a, lui aussi, entrepris de récupérer à son profit le potentiel hétérotopique du jardin. Ce fut l'époque des jardins patriotiques. De nombreux projets furent soumis aux autorités de la Première République, qui visaient à transformer quelques grands jardins parisiens (Tuileries, Luxembourg) en espaces d'apprentissage du territoire national. Plus précisément, ces projets, jamais réalisés, avaient pour but de faire de ces jardins de gigantesques cartes de la République, découpée en départements et en figurant les caractères géographiques et historiques principaux. Dans cet espace de la pédagogie révolutionnaire, à la fois carte et jardin, image et lieu réel, l'Idée de la République aurait pu trouver à s'incarner concrètement aux yeux du peuple. Le jardin-carte, espace de transition entre le réel et l'idéal ? De très nombreux projets d'urbanisme, à la même époque, tentèrent de transformer la topographie parisienne en un espace symbolique de la Révolution française, en la ponctuant d'édifices dans lesquels les aspects géographiques et cosmographiques n'étaient pas absents. On vit même circuler un projet envisageant, en particulier grâce à un système complexe de noms de rues et de places, de faire de Paris la carte même du territoire national. L'équation imaginaire était alors à son comble : Paris, c'est la France.

Bien d'autres cartes imaginaires auraient pu être rencontrées dans ce rapide parcours : les cartes d'écrivains, de Stevenson à Faulkner, en passant par Jules Verne, qui prolongent sur le mode de la fiction le grand roman de la découverte du monde ; plus proches de nous les cartes « psycho-géographiques » des surréalistes et des situationnistes, qui

révèlent, de façon délibérément provocatrice, la présence de topographies plus intenses et de spatialités alternatives au cœur même des organisations urbaines apparemment les mieux établies ; ou encore les cartes ludiques, les univers en miniature que les parcs d'attraction contemporains mettent à disposition d'un public toujours avide de pittoresque. Mais on l'aura déjà compris : l'imaginaire n'est jamais loin de la réalité, il en est au contraire une des dimensions, et la cartographie est là pour nous le rappeler.